



Extrait du Décharge

<http://dechargelarevue.com/I-D-no-719-D-une-fenetre-ouverte.html>

I.D n° 719 : D'une fenêtre ouverte sur l'enfance

- Le Magnum - Les I.D -

Date de mise en ligne : mercredi 8 novembre 2017

Copyright © Décharge - Tous droits réservés

Qui chercherait à mesurer l'état d'esprit dépressif contemporain serait bien avisé de lire les proses de *Trouver refuge* que Jean-Baptiste Pedini publie chez Cheyne Éditeur : même s'il est loin de n'être que cela, le livre témoigne d'abord d'un profond désenchantement devant ce qu'on désignera, en un terme vague et englobant, suffisamment suggestif néanmoins, comme *la vie* :

Tous les jours c'est pareil. La mélancolie nous précède d'un pas. [...] Elle est cet arrière-goût latent. Elle est l'arrachement. Le bouquet paqueté de ronces. Le saccage dedans. Les souvenirs plumés avant que l'oiseau s'élançe.

Pas de révolte ici, mais une acceptation, un fatalisme : *on fait avec*, dit un poème. Même : *parfois on se dit que c'est mieux comme ça*. Que faire ? Sombrier ? Pas d'issue ?

La vie est froide alors on coupe quelques poèmes en manière de bûches. On se réchauffe un peu. Le poème comme planche de salut, où *trouver refuge*, comme le suggère le titre. De fait, cette lassitude mélancolique qui est bien le sentiment dominant, provient du regret d'une enfance qui s'éloigne inexorablement. *Tous les jours on le sait. Elle* [la mélancolie] *dépose à nos pieds la dépouille chaude de l'enfance.* Ainsi le poète est condamné à une quête vaine, celle des *débris d'une enfance qu'au sol plus personne ne cherche.*

Il y a cependant quelque chose de miraculeux dans cette poésie : Jean-Baptiste Pedini reste ce styliste qui nous a séduit dès *Prendre part à la nuit* ([polder n° 153](#)) et *Passant l'été* (chez Cheyne), et davantage encore dans *Le Ciel déposé là*. L'Arrière-Pays éd. (cf : [I.D n° 643](#)) : il tire tout le parti possible de ce qui pourrait ressembler à un naufrage ; l'écriture par sa rigueur, sa concision, contredit la tentation de *lâcher prise*, et sa prose se rigidifie autour de ces verbes à l'infinitif dont il use si volontiers, qui donne à ses phrases un caractère de sentences, comme autant de repères dans une existence, *où on reste là, spectateur d'un road-movie sans intérêt* :

Céder à la lenteur de l'aube. Rembobiner les bandes grises. Les heures passées à grignoter un peu de place sur l'attente. Les mots dits par politesse. L'ennui tout simplement.

Faire du silence un courant d'air. Laisser un soleil timide monter sur l'appui de la fenêtre. Sur les corps en bataille que les rideaux masquent à peine.

Trouver refuge dans un matin défait.

A l'instar de Françoise Vignet, scrutant le monde depuis [son talus](#), [1] le monde qu'évoque le poète est étroit, comme *le chemin qu'il parcourt : triste, bizarrement rétréci, calibré pour tenir dans un soir étriqué*, et les terres *pauvres* qui l'entourent. Le paysage prend la couleur de son humeur. De ses peurs. Que reste-il à faire ?

Rester au chevet des souvenirs. Dès lors, vivre en arrière. Faire de la solitude une fenêtre ouverte sur l'enfance.

Post-scriptum :

Repères : Jean-Baptiste Pedini : *Trouver refuge*. Un bel essai introductif de **Jean-Claude Dubois**. Ed. Cheyne (au Bois de Chaumette - 07320 Deveset) 60 p. 17Euros. De Jean-Baptiste Pedini, chez le même éditeur : *Passant l'été*.

Du même auteur, dans la Collection *Polder* : [Prendre part à la nuit](#), préface de Jean-Christophe Belleveaux - 6Euros - Cliquer l'onglet [Polder](#), sur notre site. Achat du livre et abonnement à la collection : [ici](#).

Toujours du même auteur : *Le Ciel déposé là*. L'Arrière-Pays éd (voir l'I.D n° [643](#)). Sur *Il y a ici le vent* (La porte éd.), lire l'I.D n° [518](#).

[1] Journal de mon talus - *Repérage* du 6 novembre.